

Le bruit du moi et la rumeur du siècle

● ● ● Gérard Joulé, *Epalinges*

Le silence n'est pas du domaine de la littérature. Pourtant la littérature a peint des personnages silencieux. Le mutisme domine le roman anglais du XIX^e siècle. Jusqu'à la grande libération freudienne, qui a introduit l'intempérance de la parole et le bavardage dans les lettres, le silence était l'un des ressorts du roman victorien, edwardien, qui se serait arrêté dès les premières pages si le héros, bâilloné, n'avait pas attendu le dernier chapitre pour s'expliquer. Dès les *public-schools*, si importantes autrefois dans la formation des élites britanniques, une éducation d'inspiration spartiate dressait les élèves à ne pas montrer leurs sentiments et leur inculquait le viril idéal du *silent strong Britisher*.

Ces Anglais, insulaires et taciturnes, habitaient l'Île du Moi. Les poches bourrées de guinées et fortifiées par un indécrottable chauvinisme, ils promenaient leur Moi luciférien sur le continent, très occupés à être excentriques, ayant les moyens de l'être. Faisant mine de choquer leur puritaine nation, sachant bien qu'elle n'aimait rien tant que de l'être. Mais ces milords dans le tête-à-tête n'avaient que de la morgue et de l'insolence. Ils ne savaient parler que pour donner des ordres à leurs valets. L'art insinuant et persuasif de la conversation leur était inconnu. Pourquoi auraient-ils eu de l'esprit et des idées ? Ils avaient des montagnes d'or, des caves remplies de porto et de whisky, et pouvaient s'acheter le plaisir.

D'un côté de la Manche le dieu argent, de l'autre le dieu verbe. Deux nations et deux divinités qui, décidément, n'avaient rien à se dire hors des champs de bataille. Contrairement à l'Anglais, le Français, même bien élevé, même issu des classes supérieures, est rarement silencieux. N'a-t-il pas fait de la conversation un art que les étrangers venaient apprendre dans les salons parisiens du XVIII^e siècle ? On sait combien les directeurs spirituels et les confesseurs eurent à batailler contre cette intempérance invétérée de parole qui caractérise le Gaulois.

Le silence, une arme

Et pourtant, il n'y a pas à dire, le silence est une grande et louable chose, qui, si l'on n'y est pas porté par tempérament, demande de l'héroïsme. Mais il arrive qu'un cœur ne laisse pas sortir les paroles. Aux silences éloquents - qui ne sont donc pas de véritables silences - font pendant les douleurs muettes.

Il y a des silences déterminants, des silences politiques, diplomatiques, des silences qui sont comme des contraintes, d'autres qui sont des ruptures tactiques et tombent comme la pelletée de terre sur le cercueil. Le silence est une arme défensive et offensive. Le péché d'omission, grave au confessionnal, est souvent profitable en politique ou dans le monde. Un homme, s'il sait se taire,

peut voir sa carrière faite par tel ministre avec qui il a déjeuné à la table d'un escroc que l'on vient d'arrêter. Le chantage, c'est le silence monnayé : les aigrefins le vendent comme une denrée. A notre époque de loquacité déchaînée (et d'expression de soi) où les gens ne cessent de parler que pour écrire, tout ce qui est dit s'affaiblit en s'éclairant, et tout ce qui est tu prend un relief et une profondeur tout à fait romanesques.

L'Ancien Régime ne connaissait que le silence de la diplomatie, les conjurations, les conspirations et les révolutions de palais. Tout se passait à huis-clos, tout était encore immobile, silencieux et caché. La Révolution inaugura le règne de la parole. Le système parlementaire s'y prêtait. Aux orateurs religieux succédèrent les orateurs politiques, puisque la politique avait remplacé la religion. Le système parlementaire était alors étroitement soumis aux lois du théâtre, tout en apostrophes, en répliques, en brusques retournements des esprits, en jouets verbales. Ce système était fondé sur le verbe et l'émotion. La Révolution française semblait se perdre dans une tempête de discours.

Ce n'était qu'une vicieuse apparence ; derrière se poursuivait l'implacable politique des Jacobins. Pour faire taire les orateurs, il fallait leur couper la tête. Seul Saint-Just observa un mutisme surnaturel. Il fut celui qui parla le moins et qui agit le plus. Accusé et condamné, il ne dira rien pour sa défense et croisera ses bras sur sa poitrine.

Nos hommes politiques aujourd'hui ne sont plus des orateurs. Ils n'ouvrent la bouche que pour répondre - sans esprit - à des journalistes qui leur tendent servilement un micro. De Gaulle et Malraux furent sans doute nos derniers orateurs. Il n'est pas dit que la politique s'en relève. Disons la politique avec une majuscule.

Malheureusement les hommes d'épée et d'action deviennent sur le tard des hommes de plume. Ils éprouvent le besoin de se raconter, de se justifier dans des Mémoires. L'homme d'action croit alors se transformer en écrivain. Mais tout le monde n'a pas la plume d'un Retz.

Parole ou bavardage ?

Proust a pallié ce travers en n'ayant justement jamais été un homme d'action. Vous me direz qu'il fut pire : un écrivain. Mais bien qu'écrivant, il ne fut pas l'homme du Verbe : il ne parla pas, il écrivit. Et il écrivit précisément pour ne pas parler, pour ne pas se perdre en futilités et mondaines conversations. Son œuvre fut le fruit du silence, un silence profond comme la mer, impénétrable, indéfrichable comme une forêt, définitif comme le tombeau.

Proust condamne les conversations comme choses futiles, plaisirs de société et de paresseux, car on ne peut s'entretenir avec autrui que de généralités. Le vrai, on ne le découvre que dans un tête-à-tête constant et obstiné avec soi-même. Tout le reste est du temps perdu. Ce qui est vrai pour deux personnes, ce qu'elles s'imaginent partager n'est qu'une image décolorée de la réalité. Chacun est seul. Ainsi aux faux plaisirs de la conversation et de l'amitié (qui n'a d'ailleurs pour terrain que la conversation), Proust préfère les souffrances que nous fait éprouver une maîtresse qui nous trompe, car ces souffrances nous en apprennent bien plus sur nous-mêmes et sur la réalité, que les plaisirs du monde où l'on se rend par lâcheté et paresse.

Où commence la parole et où finit le bavardage ? Où finit l'essentiel, où commencent le superflu, le futile ? Comment

émonder cette part inessentielle en nous ? Quand est-ce qu'un homme sait qu'il a fini de dire ce qu'il avait à dire ? Et d'abord, est-il sûr d'avoir eu quelque chose à dire ?

Pascal est plus grand parce que la mort lui a épargné le soin de mettre en forme ses notes et de fondre tous ses traits de feu dans la coulée égale et peut-être redondante du grand traité qui était son but et qui l'eût apparenté à un professeur de philosophie allemande.

Et Rimbaud, qui après avoir jeté sa gourme se tait et ne se soucie pas plus de littérature que d'une guigne. Pourquoi, à dix-neuf ans, s'arrête-t-il après avoir fixé la *Saison en Enfer* comme une conclusion soudaine, qui vous coupe le souffle, à trois douzaines de poèmes ? Pourquoi Baudelaire et Mallarmé s'en tiennent-ils à quelques centaines de vers ? Et il y a Gogol, qui, sur l'exhortation de son confesseur, jette au feu la seconde partie des *Ames mortes*.

Vidés de nos âmes

J'aurais volontiers parlé du silence de la chair dans les draps de l'amour si nos contemporains se contentaient de faire l'amour sans en parler et sans le montrer, si l'amour était resté une chose de l'ombre, du silence, du secret. Mais non, là aussi il faut parler. Maudit docteur Freud et maudite sa postérité.

Je ne parle pas bien sûr des mots que dans l'amour un homme d'esprit peut dire à l'oreille de sa compagne et qui ne dépassent pas l'enceinte sacrée de la chambre à coucher. La chair doit demeurer silencieuse et ne parler qu'à la chair. L'obscénité n'est pas dans les graffitis des collégiens qu'on voyait autrefois sur les murs et qui étonnamment en ont disparu ; l'obscénité est avec le discours du sexologue qui nomme à

froid, avec ses mots à lui, ce qui se fait à chaud. A côté de ce discours technique, pédagogique et thérapeutique, Gilles de Rais et le Marquis de Sade sont des océans de pureté, des forêts d'innocence et de sauvagerie.

Et que dire du silence de nos campagnes ? Il s'est enfui si loin de nous, effarouché par le bruit des moteurs, chassé par les orgues humaines, si loin que nous n'avons plus de mots, plus d'appâts, plus d'aimants pour le rappeler à nous. Où est le temps où Racine pouvait écrire à Boileau : « Quand je parle de Paris, j'y comprends les beaux paysages d'alentour, car les Muses en sortent de temps en temps pour prendre l'air de la campagne. » Elles habitaient encore le Valois et le Paris quand Nerval y rencontrait Sylvie et Adrienne.

Pour faire signe au silence et le persuader, il ne nous reste plus que le bruit qui l'épouvante. Car l'habitude s'est perdue de rester chez soi, de ne pas bouger, d'attendre. Le bruit et la rumeur ont eu raison de la concentration d'esprit. Les hommes ne réfléchissent plus, n'aiment plus, n'admirent plus. Ils bâillent passivement, ils ruminent, ils courent « moutonnièrement » aux quatre coins d'un monde rétréci aux dimensions d'un village, dans des avions qui zèbrent le ciel et le polluent. Et même quand ils appellent encore, ils font du bruit. Et quand ils se taisent, ils ont le bruit de leurs radios, de leur portable, de leurs écouteurs dans les oreilles. Ah ! pour être reliés, pour être informés, ils le sont, mais pour être vidés de leur âme et d'eux-mêmes, ils le sont aussi. Car on ne peut remplir que du vide.

Si encore nous étions éloquents, si nos bavardages étaient spirituels ! La plupart des hommes placent la parole au-dessus du silence. Ils boudent la réserve, parce qu'ils ne veulent pas avoir l'air de ne pas être au courant. Où est le

café où les clients peuvent encore s'entendre parler sans un bruit de radio ? Le bruit se nomme aujourd'hui : information, actualité, journalisme, car le bruit n'est pas seulement dans les paroles dites, il est aussi dans les paroles écrites. Le silence est une arme et peut-être la plus efficace de toutes. Taisons-nous devant des journalistes qui seraient tentés de nous interroger. Ne répondons qu'à nos confesseurs et à nos supérieurs. Apprenons à tenir notre langue sans nous trahir et sans trahir personne. Car le silence a encore ceci d'excellent qu'il donne le goût de travailler.

Mais avides de thésauriser, de mettre du bruit en conserve, comme ils font pour l'argent à la banque, les hommes ont bourré de bacchanales d'échos et d'insipides propos ces coffres-forts d'informations qu'on appelle les médias, mettant le mensonge à la portée de toutes les oreilles. Ils ont assommé de thèses, de vers, d'opinions leurs familles, leurs amis, leurs adversaires. Ils ont joué aux renseignés. Qu'ils se taisent pendant un siècle, qu'ils arrêtent leur pollution sonore et ils redeviendront peut-être humains.

La voix de Dieu

Mais ce qui fait peut-être encore le plus de bruit en nous, c'est ce Moi, cette chose luciférienne que Fénelon voulait tuer à doses homéopathiques, car il renaît sans cesse, le flux infini de paroles et de pensées de ce Moi qui a pris la parole en 1789 en tuant le silence dans lequel Dieu nous parlait.

Comme le bruit se marie avec la vitesse, le silence marche avec la lenteur. Le silence n'est donné qu'à l'homme. Dans la nature tout parle, même les poissons dont les ultrasons nous révèlent l'universel babil. Quand les hom-

mes parlent, Dieu se tait. Ne confondons pas la voix de Dieu avec celle du monde ou avec la nôtre.

Le silence de Dieu peut s'entendre de deux manières : selon qu'on est tenté par le mysticisme et la théologie négative et qu'on cherche à définir Dieu par ce qu'il n'est pas, allant jusqu'à l'identifier au non-être, son contraire, ou qu'on en souffre et que de ce silence on infère une absence et une non-existence. Satan lui aussi se tait, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre dans l'ombre son œuvre de destruction.

Pour nous, ne nous évaporons pas en paroles et écoutons Dieu qui parle par la bouche de ceux qu'il nous donne pour nous conduire. Tout doit se réduire à un silence intérieur qui règlera notre conduite extérieure et retranchera tous les discours superflus. Car si nous n'amortissons pas sans cesse la vivacité de nos imaginations par le recueillement, jamais nous ne seront en état d'écouter Dieu et d'agir paisiblement par l'esprit de sa grâce. La nature empressée préviendra toujours par ses saillies tous les mouvements de Dieu qui doivent être attendus et tous ses mots qui doivent être entendus.

Le silence fait la présence de Dieu, il humilie notre esprit et nous détache peu à peu du monde en faisant dans notre cœur un vide et une solitude que Dieu viendra habiter. Enfin, il nous épargnera beaucoup de paroles rudes et hautes et supprimera un grand nombre de railleries et de jugements précipités et dangereux sur le prochain.

Ainsi, étant partis des milords rogues et taciturnes du début de notre article, après avoir traversé indemne la phraséologie révolutionnaire, nous sommes arrivés d'un cœur contrit au pied de nos autels, dans un monde qui n'est plus que bruit.

G. J.